

UN FILM DE CHRISTIAN WAGNER

L'ENFANT DE LA GUERRE

WINNER
BAYARIAN FILM AWARD
SPECIAL JURY PRIZE 2004

SELECTION OFFICIELLE
30. WORLD FILM
FESTIVAL MONTRÉAL
IN COMPETITION



Sélection officielle
WORLD PREMIÈRE
FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2006 MONTRÉAL
August 31, 2006 11:30 L'écran VISA au CINÉMA IMPÉRIAL

L'ENFANT W A R C H I L D DE LA GUERRE

UN FILM DE CHRISTIAN WAGNER

DIFFUSION SUR ARTE LE 9.7.2008 22:25

Prix du Meilleur scénario; Festival de Montréal 2006
Prix du Meilleur film et Prix du public Festival de cinéma européen, Lecce 2007
Prix du public du Festival de cinéma de Slovénie, 2006
Prix spécial du jury du Prix bavarois du cinéma 2006

Allemagne/Slovenija 2005/2006 103 Min. - 35 mm Couleur Dolby Digital - 1:1,85
Kodak Colour

Production: CHRISTIAN WAGNER FILM et Studio MAJ

avec la collaboration de SWR - BR - ARTE et supporté par:

MFG (Medien und Film Gesellschaft/Baden Württemberg) FFF

(FilmFernsehFond/Bayern) BKM (Bundes Kulturministerium/Deutschland) FILMSKI

SKLAD REPUBLIKE SLOVENIJA et avec EURIMAGES et GERMAN FILMS

Distribution allemande: movienet film worldsales: Kinowelt International, Leipzig

CHRISTIAN WAGNER FILM Pütrichstr.2 D-München/Allemagne 0049-89-4888453

www.wagnerfilm.de

www.enfant-de-la-guerre.com

Sarajevo, 2005. La guerre est finie depuis des années mais Senada ne peut tirer un trait sur ce passé douloureux. Malgré les exhortations de son ex-mari Samir et de ses amis, elle ne cesse de penser à sa petite fille, Aïda, dont elle a perdu la trace alors que cette dernière avait deux ans. Un jour, Senada apprend qu'au plus fort du conflit, la Croix-Rouge a évacué des enfants, pour les emmener dans le sud de l'Allemagne. La jeune femme entreprend alors un périlleux périple qui la mène en Autriche puis en Bavière. A Ulm, elle apprend qu'Aïda a été adoptée par les Heinle, une famille bien sous tous rapports. Elle doit se cacher pour apercevoir enfin sa fille : Aïda, qui s'appelle désormais Kristina, mène la vie insouciant d'une ado de 12 ans et a oublié sa langue maternelle... Senada est alors confrontée à un terrible dilemme : insister pour que son enfant lui soit rendue en l'arrachant au milieu et à la vie qui sont les siens en Allemagne ou alors rentrer sans Aïda/Kristina en Bosnie, mais en sachant qu'elle est vivante et qu'elle va bien...

Le conflit qui a déchiré l'ex-Yougoslavie a fait éclater les cellules familiales. Des centaines de milliers d'êtres humains, maris et femmes, parents et enfants, ont été séparés. Après la guerre, il a été souvent difficile de savoir qui était orphelin et qui ne l'était pas, tandis que des parents ignoraient si leurs enfants étaient morts, disparus ou adoptés à l'étranger : *"À Sarajevo pendant le tournage, chaque chauffeur de taxi, réceptionniste ou entraîneur de football à qui j'ai parlé me racontait son histoire, évoquant ses chers disparus les larmes aux yeux. [...] Aujourd'hui encore, il existe des parents en ex-Yougoslavie qui savent que leurs enfants ont été adoptés à l'étranger, mais ils n'ont aucune chance de récupérer leur fille ou leur fils..."*, témoigne le réalisateur. *Il y a longtemps que je suis fasciné par les flux migratoires en Europe, qui s'accompagnent pour les intéressés d'une rupture avec leur patrie et de changements radicaux. De l'est vers l'ouest et vice-versa. Finalement, où nous sentons-nous "chez nous" ?*

Sur cette trame douloureuse, Christian Wagner a su narrer une histoire moderne et passionnée. Grâce à l'extrême densité des personnages alliée à une approche toute en subtilité où les sentiments cachés des protagonistes n'apparaissent qu'en filigrane ainsi qu'à une progression narrative dramatique inspirée de la tradition scandinave, *Warchild* réussit progressivement à dénouer l'écheveau d'une surprenante constellation familiale.

Avec une fin magique. Car en dépit d'une tension portée à son comble, des rebondissements et du drame qui se joue, le dénouement sera aussi synonyme de soulagement. Surtout pour Senada.

Né en 1959 dans l'Allgäu, Christian Wagner fait partie de la nouvelle génération de réalisateurs allemands. Après *Eingeschlossen frei zu sein* (1984), film en 16 mm tourné en autodidacte, il fonde avec Nico Hofmann, Jan Schütte et Werner Penzel une coopérative de distribution indépendante, *Der andere Blick* ("Un autre regard"). Sa véritable percée internationale intervient avec le *Dernier Chemin de Waller*. En 1995, son deuxième long métrage, *Transatlantis*, fait partie de la sélection officielle au Festival de Berlin. Depuis, il a notamment réalisé *Dix jours de folie* et *Ghettokids*.

Après *Zita*, *L'enfant de la guerre* est le deuxième volet de la trilogie de Christian Wagner sur les Balkans.

Arte 6/2008 (Josie Mely)

En campant un personnage de femme qui sait à la fois faire preuve de ténacité et nous émouvoir, la comédienne Labina Mitevska nous rend ce film particulièrement attachant. **VARIETY 2006**

Le film de Christian Wagner s'inspire de faits réels. De nombreuses familles ont été séparées lors d'une guerre, et les enfants ont été adoptés à l'étranger. Les images de son film sont dérangementantes, belles et froides à la fois. L'histoire va droit au coeur. Une production allemande sans doute promise à un brillant succès. **KINO KINO, German TV 2006**

...un film exceptionnel, un mélodrame poignant!
Sueddeutsche Zeitung 2006

PRIX BAVAROIS DU CINEMA (prix spécial du jury)

Estimation du jury (extrait) : « Christian Wagner, scénariste, réalisateur et producteur est cinéaste dans toute l'acception du terme. Dans son film « Warchild », l'un des éléments qui compose sa trilogie « Balkan Blues », il évoque le destin d'un enfant séparé de ses parents pendant la guerre de Bosnie, et adopté en Allemagne à leur insu. Avec une grande sensibilité, il met en scène une sorte de parabole très émouvante, celle d'une mère qui retrouve sa fille après 10 ans de séparation et qui accepte de la perdre une seconde fois. Ce film revient sur une page importante de l'histoire européenne contemporaine, si proche de nous dans le temps et pourtant si étrangère à nos yeux. »

FILMFESTIVALS: WORLD FILM FESTIVAL MONTRÉAL (competition)
Festival Slovenskega Filma 2006, Hamptons International Filmfestival 2006, Ljubljana International Filmfestival 2006 Biberacher Fimtage 2006 Thessaloniki International Filmfestival 2006 Kolkata Film Festival 2006 German Filmweek in London 2006 Opening film German Filmweek in Dublin 2006 Solothurner Filmtage 2007 Göteborg International Filmfestival 2007 Berlinale/German Cinema 2007 German Filmweek in Washington, 2007 Sofia International Filmfestival 2007 Philadelphia International Filmfestival 2007 Febio Film Festival Prague 2007 Bolzano Cinema / Bozner Filmtage 2007 Festival del Cinema Europeo, Lecce 2007 Minneapolis International Filmfestival 2007 German Filmweek in Tokyo 2007 Festival of German Films, Mannheim-Ludwigshafen 2007 "Lubuskie Lato Filmowe" Lagów, Poland 2007 Serbian Filmfestival, Novi Sad, Serbia 2007 Cambridge Film Festival, UK 2007 EU-Filmfestival, Tashkent 2007 German Filmfestival in Mexico 2007 Edinburgh International Filmfestival 2007 EU-Filmfestival, Johannesburg 2007 Millvalley International Filmfestival, USA 2007 Copenhagen International Filmfestival 2007 Molodist International Filmfestival, Kiev / Ukraine 2007 Rehoboth Film Festival USA 2007 Festival of European Film in Skopje 2007 German Filmweek in Singapore 2007 German Film Festival Pristina/KOSOVO 2007 Bursa International Silk Road Film Festival/Turkey 2007 Chennai International Filmfestival/India 2007 Poona International Filmfetsival / India 2008 Amnesty International Fimfestival Amsterdam 2008 German Filmweek in Budapest/Hungary 2008 German Filmweek in Bukarest 2008 Pune International Film Festival India 2008 Fronteras International Film Festival Colombia 2008 German Filmweek in Bangalore 2008 Lateinamerikanisches Filmfestival Lima 2008 Crossing the borders Filmfestival San Francisco 2008

Résumé du synopsis

Réalisation: Christian Wagner Scénario: Edin Hinrichs-Hadzimahovic

Senada, était une jeune mère lorsqu'elle a perdu la trace de sa fille lors de la guerre en Bosnie. Bien des années ont passé depuis. Et voici qu'elle apprend que son enfant vit désormais en Allemagne où elle a été recueillie par des parents adoptifs. Senada part donc en quête de sa fille Aïda. Seule. Elle entre illégalement en Allemagne. Au bout de ce périple, il y a la famille Heinle. Mais Aïda n'est plus l'enfant d'autrefois et s'appelle maintenant Kristina. Une constatation qui ne peut que profondément troubler Senada. Progressivement, cette dernière va comprendre qu'il est temps de faire son deuil d'un beau rêve de paix qu'elle fit autrefois et qui lui a été volé depuis.

Sarajevo, 2005, la guerre est finie depuis longtemps, mais Senada, 30 ans, n'a toujours pas lâché prise. Bien que sa fille Aïda soit portée disparue depuis 10 ans, elle ne peut s'y résoudre. Elle continue d'espérer que la petite est encore en vie. Dans sa détresse, elle se raccroche au moindre espoir, le plus ténu soit-il. Alors même que son mari Samir et ses amis la pressent de tirer enfin un trait et de commencer une nouvelle vie. Mais il n'est pas question pour Senada de renoncer. Lorsqu'elle apprend que, alors que la guerre faisait rage, la Croix Rouge a évacué par avion des enfants en direction de Stuttgart, elle décide sur-le-champ d'en avoir le cœur net et se met en route pour cette ville. La quête inlassable de la jeune femme est bientôt récompensée: Aïda a bien été emmené en Allemagne, il y a neuf ans. Mais ses parents étant considérés comme morts, la petite fille, alors âgée de 2 ans, y avait été confiée à une famille aux fins d'adoption.

La vie du couple Heinle qui a adopté une petite Kristina qui a maintenant 12 ans, est totalement bouleversée le jour où il apprend que la mère biologique de Kristina que l'on croyait décédée, est bien vivante et qu'elle réclame sa fille. Les Heinle sont désespérés. Ils aiment leur petite plus que tout et ne veulent en aucun cas la perdre. Celle qui fut Aïda est maintenant une fillette parfaitement à l'aise dans son environnement et ne parle même plus sa langue maternelle d'origine. Senada est alors confrontée à un terrible dilemme : insister pour que son enfant lui soit rendue en l'arrachant au milieu et à la vie qui sont les siens en Allemagne ou alors rentrer sans elle en Bosnie, mais en sachant qu'elle est vivante et qu'elle va bien...

Une histoire de cinéma, une histoire moderne et passionnée qui met en scène une femme dotée d'une grande force de caractère; elle n'a pas été gâtée par le destin, mais elle suit imperturbablement la route qu'elle s'est tracée. Grâce à l'extrême densité des personnages alliée à une approche toute en subtilité où les sentiments cachés des protagonistes n'apparaissent qu'en filigrane ainsi qu'à une progression narrative dramatique inspirée de la tradition scandinave, WARCHILD réussit progressivement à dénouer l'écheveau d'une surprenante constellation familiale. Avec une fin magique. Car en dépit d'une tension portée à son comble, des rebondissements et du drame qui se joue, le dénouement sera aussi synonyme de soulagement. Surtout pour Senada.

INTERPRÈTES :

Senada Labina Mitevska **Samir** Senad Basic **Mme. Jandrasko** Katrin Saß **Dzigera** Rade Serbedzija **Beate Heinle** Crescentia Dünßer **Lars Heinle** Otto Kukla **Marija** Miranda Leonhardt **Tony Slav** Heinrich Schmieder **Munira** Milena Zupancic

ÉQUIPE PRODUCTION

Réalisateur Christian Wagner

Scénario Edin Hadzimahovic Stefan Dähnert

Photographie Thomas Mauch

1er Assistant Réalisateur Stefan Hornung, Boban Dedejic

Production Manager Robin Seiser

Montage Jens Klüber

Son Tom Weber

Compositeur Konstantia Gourzi,

Compositeur (supplémentaire) Xaver Naudascher,

Décoratrice Otto Kinzer, Dusko Milavec

Créatrice des Costumes Gudrun Schretzmeier

Makeup Artist Tina Subic

Casting Nina Haun

Press Ana Radica

Service Production Pro.Ba (Sarajevo), Amra Baksic Camo

Production Management Darko Lovrinic, Frenk Celarc

Junior Producteur Nermin Gladens

Lawyer Margarete Deiseroth-Gores

Comissioning Editor Uli Hermann SWR, Bettina Reitz, Bettina Rickleffs BR,
Andreas Schreitmüller, Patricia Seutin-Bardou ARTE

Producteur (Executive) Tom Wommer

Producteur Christian Wagner

Co-Producteur Dunja Klemenc

A PROPOS DE LA "TRILOGIE BALKAN BLUES"

1ère partie Prologue de 20 minutes (terminé)

ZITA

Drame

La guerre dans l'ex-Yougoslavie a coûté à la jeune Croate Zita sa patrie et sa famille. Elle finit par échouer dans le Sud de l'Allemagne dans un village de Souabe. Tout n'est ici qu'ennui et monotonie. Zita est bientôt prise entre les fronts, face à un couple qui n'en est plus un depuis longtemps. La seule présence de Zita va précipiter la catastrophe. Si elle n'a pas été épargnée par le destin, la jeune femme commet aussi une faute irréparable de par son indécision. Ou quand les victimes deviennent à leur tour bourreaux.

2ième partie 103 minutes (terminé)

WARCHILD ou LES DISPARUS

Drame

Senada, était une jeune mère lorsqu'elle a perdu la trace de sa fille lors de la guerre en Bosnie. Bien des années ont passé depuis. Et voici qu'elle apprend que son enfant vit désormais en Allemagne où elle a été recueillie par des parents adoptifs. Senada part donc en quête de sa fille Aïda. Seule. Elle entre illégalement en Allemagne. Au bout de ce périple, il y a la famille Heinle. Mais Aïda n'est plus l'enfant d'autrefois et s'appelle maintenant Kristina. Une constatation qui ne peut que profondément troubler Senada. Progressivement, cette dernière va comprendre qu'il est temps de faire son deuil d'un beau rêve de paix qu'elle fit autrefois et qui lui a été volé depuis.

3ième partie 120 minutes (en préparation)

ALCATRASH Road movie

Nées en Allemagne de parents immigrés, trois jeunes femmes décident de retourner au pays de leurs origines : Maria la Croate a été chargée de convoier illégalement de l'argent vers la Croatie. Sur l'autoroute qui mène de Graz à Belgrade en passant par Zagreb, elle rencontre Artemis, une auto-stoppeuse sans le sou qui veut arriver dans les meilleurs délais dans le Nord de la Grèce, où son père est à l'agonie. Alors qu'elles sont en route pour la Yougoslavie, elles sont poursuivies par une VW Porsche rouge-orange - un modèle des années 70. Au volant, la Roumaine Alexa, ancien top model. Après une altercation dans un restoroute, Artemis monte dans la voiture d'Alexa. Impossible de deviner au début que les trois jeunes femmes vont vivre de mystérieuses péripéties qui les conduiront en Roumanie où elles finiront captives sur une île perdue du delta du Danube...

Les personnages principaux

SENADA

Senada vient d'avoir trente ans. C'est une femme active et dynamique qui a diverses activités professionnelles (elle est entre autres chargée des ventes pour un agent immobilier). Elle est attirante et fait du sport trois fois par semaine dans l'une des meilleures équipes de volley-ball de son pays. Mais elle ne montre pas son véritable visage à ceux qui l'entourent. On devine peu à peu ce qui se cache derrière la façade : le souvenir d'une guerre finie depuis longtemps qui, pour être refoulé, n'en est pas moins omniprésent en elle. Dans son subconscient, Senada rêve encore du monde intact d'avant la guerre. Pour parvenir à ses fins et se rapprocher de son enfant, elle se lance dans une entreprise périlleuse qui va l'amener à presque dépasser ses propres limites, ses forces et ses principes. Elle se bat comme une lionne.

SAMIR

Samir, la quarantaine, a au premier abord un air débonnaire, même s'il paraît un peu amorphe, taciturne et pas très soigné de sa personne. Il se débrouille tant bien que mal comme marchand ambulancier sur le marché de Brcko et ne semble plus attendre grand-chose de la vie. Quand Senada réapparaît, il sent renaître l'amour qu'il avait autrefois pour elle. Car si leur couple a sombré, c'est seulement la faute à la guerre, pense-t-il. Il est pétri de mauvaise conscience, ce qui le rend au début impénétrable, avec des côtés plutôt négatifs. Mais il évolue et à la fin, le "vrai" Samir va se révéler: il va soudain susciter la sympathie et mettre lui-même " la main à la pâte" – une attitude typique dans ces contrées des Balkans – pour récupérer son enfant.

MONSIEUR HEINLE

Lars Heinle est un homme grand et, avec ses 45 ans, il est dans la force de l'âge. Il a construit la maison avec l'aide financière de sa femme, fondé une famille, adopté un enfant et planté un arbre. Ingénieur spécialiste de l'énergie solaire, il a créé une petite entreprise qui travaille avec le monde entier dans le cadre de l'aide au développement. Il a un passé d'éternel étudiant et de globe-trotter que l'apparition de Senada fait soudain ressurgir à la surface avec tous les rêves inassouvis et les nostalgies d'antan qui y sont attachés. Car il est resté au fond de lui un nomade perpétuellement en mouvement. L'histoire qui lui arrive lui fait perdre ses repères et il a du mal à s'y retrouver dans la confusion de ses sentiments. Ballotté entre la passion et la raison, il est contraint de s'avouer que son couple commence à battre de l'aile.

MADAME HEINLE

Mme Heinle est un personnage sympathique. Elle et son mari sont très proches, leur attachement est profond et durable. Elle a dû faire de nombreux sacrifices pour pouvoir adopter la petite Kristina: le service municipal de l'Enfance a alors exigé qu'elle renonce à sa carrière naissante de juriste pour élever l'enfant. Mme Heinle a été très préoccupée par le problème de sa stérilité et de son incapacité à avoir des enfants. D'où des angoisses accrues – et compréhensibles – à l'idée de perdre "sa" fille. Mais ses études de droit antérieures lui permettent aussi d'avoir l'assurance et les arguments requis pour se battre et garder son enfant. Elle devient une adversaire de taille pour la directrice du service de l'Enfance.

MADAME JANDRASKO

Cette femme, 55 ans environ, est un modèle de justice et de bonté. Si elle est politiquement plutôt conservatrice, son cœur bat bien à gauche. Elle dirige depuis plusieurs années le service municipal de l'Enfance et de la Jeunesse. Elle est considérée comme une personne fiable, compétente et profondément humaine. Mais elle est de plus en plus sous pression avec le conflit qui s'amorce autour de l'affaire de l'adoption d'Aïda/Kristina et elle ne veut en aucun cas risquer sa bonne réputation.

Le rêve volé. Ou : Le Conte silencieux de la vérité

Interview du producteur et réalisateur Christian Wagner, dont le dernier long métrage sera projeté en première au 30^e Festival des films du monde de Montréal et sortira à l'automne 2006 dans les salles allemandes. Propos recueillis par Ana Radica.

1. Les guerres se multiplient ces derniers temps dans les diverses régions du monde ; tout le monde pense notamment au conflit au Proche-Orient. Les enfants sont les premières victimes de ces guerres. Que dites-vous à ceux qui voient dans votre film un plaidoyer contre la guerre ?

Lorsque nous avons lancé le projet, c'était la guerre en Irak qui faisait rage, aujourd'hui, c'est la guerre au Proche-Orient et demain ou après-demain, ce sera encore autre part. Devant nos postes de télévision, nous avons fini par nous habituer à ce genre de nouvelles : attentats-suicides, 34 soldats tués. On ne parle guère des civils, des innocents, vieillards, enfants, femmes ou pacifistes dont la vie est sacrifiée. La politique de l'agression a toujours pour conséquence que la guerre, de quelque côté que ce soit, taille des blessures profondes dans les cœurs des gens. Mais la guerre était pour nous davantage une toile de fond sur laquelle se déroule l'action du film. Plutôt que de ressasser les clichés éculés et les images violentes qui peuplent nos subconsciouses, j'ai préféré raconter au public une histoire à caractère universel, compréhensible dans le monde entier, une épreuve, un processus de maturation chez un personnage d'aujourd'hui qui a perdu toute confiance et se trouve soudain en situation de lâcher prise, où renoncer à l'enfant devient la forme la plus accomplie de l'amour.

2. Votre film précédent, « Ghettokids », traite d'enfants défavorisés. Dans « Warchild », c'est encore un enfant qui grandit dans une situation très particulière.

Pourquoi les enfants sont-ils si présents dans votre oeuvre ?

Les enfants sont notre avenir. Dans quelle mesure avons-nous le droit de les exposer à des conflits ? Mon scénariste bosniaque Edin Hadzimahovic m'a raconté un jour son histoire fétiche d'un enfant bosniaque que son grand-père recherche et parvient à retrouver à Londres. J'ai tout de suite été électrisé par cette histoire. Dans mon film, Senada, qui n'a pas été franchement gâtée par le destin, se trouve face à un dilemme cornélien : doit-elle, après une si longue odyssée, laisser sa fille dans sa famille d'accueil, ou doit-elle la ramener avec elle ? Un conflit moderne qui frappe sans doute plus de familles que l'on imagine. Séparation, divorce, déménagement d'un parent...

3. « Warchild » met en lumière une conséquence de la guerre souvent sous-estimée : le destin des orphelins. Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce sujet ?

Le nombre des orphelins en ex-Yougoslavie est impossible à déterminer avec précision. Les chiffres officiels font état, pour la seule Bosnie, de plus de 2.500 enfants. Le nombre réel est certainement plus élevé et on n'entend presque jamais

parler de ces enfants qui ont perdu leurs parents. A Sarajevo pendant le tournage, chaque chauffeur de taxi, réceptionniste ou entraîneur de football à qui j'ai parlé me racontait son histoire, évoquant ses chers disparus les larmes aux yeux. Quand on a perdu des proches, pis encore ses parents ou enfants pendant la guerre, on est complètement désespéré. Aujourd'hui encore, il existe des parents en ex-Yougoslavie qui savent que leurs enfants ont été adoptés à l'étranger, mais ils n'ont aucune chance de récupérer leur fille ou leur fils... C'est en infraction au droit international sur l'adoption. Chacun comprend bien qu'il s'agit là du comble de la cruauté...

4. L'histoire de « Warchild » se passe en Bosnie. Votre court-métrage « Zita » est lui aussi indirectement lié à l'ex-Yougoslavie, et vous préparez actuellement « Alcatrash ». Ces trois films forment la trilogie « Balkan Blues ». Pourquoi vous, réalisateur allemand, vous engagez-vous tant pour la cause de ce pays ?

Le court-métrage « Zita » (25 minutes), récompensé à Turin par un prix spécial du jury, est le point de départ d'une trilogie dont chacune des parties est autonome. Mais dès qu'il sera possible de regarder les trois éléments l'un à la suite de l'autre, de tous nouveaux rapports se feront jour par le biais des protagonistes qui réapparaissent au gré des épisodes. Dans « Warchild » par exemple, Miranda Leonhard joue Marija Zitaric, qui vit dans une pension croate à Ulm, point de ralliement pour Senada. Ceux qui ont vu « Zita » connaissent son passé. Et dans « Alcatrash » cette actrice interprète l'un des premiers rôles, un personnage qui retourne dans les Balkans pour une mystérieuse « mission ». Nous en profiterons d'ailleurs pour poursuivre l'histoire de Senada et lui rendre visite. Ceci suscitera des échos et créera de nouveaux liens. Il y a longtemps que je suis fasciné par les flux migratoires en Europe, qui s'accompagnent pour les intéressés d'une rupture avec leur patrie et de changements radicaux. De l'est vers l'ouest et vice-versa. Où sommes-nous chez nous ? C'est la question que se pose également la petite Aida/Kristina, âgée de 12 ans. Où est sa vraie patrie, ici où là-bas ?

5. Vous présentez avec précision et justesse le renoncement et l'intransigeance de la maman d'Aida. Quel est le message que vous voulez adresser au public, notamment aux jeunes ?

Au début du film, on voit une jeune femme moderne qui mène une vie débridée et sans retenue, comme si elle voulait à tout prix refouler quelque chose. Ce qui m'intéresse, dans tous mes films, c'est de montrer le revers de la médaille ; en l'occurrence, on voit Senada, au début du film, comme une femme forte, et plus tard, on se rend compte de sa lutte pour retrouver sa fille, dont elle a intuition qu'elle est peut-être encore en vie. Imperturbable, elle poursuit son chemin qui la mène pas à pas vers l'âpre vérité. C'est un peu comme un conte en demi-teinte qui raconte un rêve perdu.

Pour les jeunes, il peut être intéressant de voir de quelle façon le destin a frappé des gens de leur âge, voire des camarades de classe. Nos écoles comptent de plus en plus de classes multiculturelles. Par conséquent, il est important de faire la lumière sur leur pays d'origine et leur mentalité. En outre, j'ai pris conscience de l'importance d'une famille intacte.

6. « Warchild » a pour thème central la famille. Que représente la famille pour vous ?

La notion de « famille » a énormément changé. De nombreux jeunes ont des parents divorcés. Les enfants se demandent par conséquent où est leur véritable foyer, chez la maman, le papa, chez les deux ? C'est souvent un juge qui tranche pour décider chez lequel des parents un enfant doit vivre. On m'a parlé d'enfants dont les parents sont divorcés, et qui vivent un véritable cauchemar lors d'une telle audience, puisqu'ils aiment et leur mère et leur père. C'est le même genre de tension que vit Senada après avoir découvert où est sa fille, qui vit dans ce que l'on a coutume d'appeler une « famille heureuse », sans même savoir qu'elle a été adoptée. Pour le parent qui doit « abandonner » son enfant, ceci pose de gros problèmes. J'ai eu moi-même le bonheur de vivre dans une famille intacte, et ce soutien m'a été un renfort qui m'a facilité les choses pour ma carrière de cinéaste.

7. De nos jours, on considère le terme « d'amour maternel » comme appartenant à une époque révolue. Mais dans votre film, il joue un rôle essentiel. Pourquoi est-il si important pour vous ?

Il faut faire la part des choses et se demander quelle est le degré d'égoïsme dans nos rapports avec les enfants. Quelle importance accorde-t-on au bien-être de l'enfant, nos agissements sont-ils dictés par notre égoïsme émotionne. Ce n'est que si je suis capable de renoncer à quelque chose qui me tient profondément à cœur que se manifeste l'amour véritable. Pensez par exemple à la fameuse pièce de Bertolt Brecht, « Le cercle de Craie Caucasien ». Dans quelle mesure un être humain peut-il supporter la séparation ?

8. Il est clair que l'association avec Brecht s'impose. Senada, la maman d'Aida/Kristina, est-elle une « Mère Courage » des temps modernes ?

Oui, Senada est une femme qui s'impose par sa vitalité et sa manière de prendre les choses en main, et ce malgré les échecs qu'elle essuie. Dans la pièce que vous venez de citer, et qui se passe au cours de la Guerre de Trente Ans, « Mère Courage » parcourt les régions en guerre avec sa carriole de marchande ambulante pour faire des affaires afin de subvenir à ses besoins et à ceux de ses trois enfants qui l'accompagnent. Mais cette guerre, qui la nourrit, lui enlève ses enfants. Senada par contre n'est pas responsable de la perte de son « enfant volé », car c'est son mari Samir qui a autorisé l'adoption de la fillette, certes pour de nobles raisons. En fin de compte, il voulait sauver sa fille des dangers et bouleversements de la guerre et l'a confiée à la Croix-rouge. Il n'en a parlé à personne et en a fait un secret de famille pour ménager son épouse. L'une des nuances que nous avons relevées est précisément le fait que des mariages se défont en raison de conflits qui ne sont pas en rapport avec la vie familiale ou conjugale elle-même. Mais la guerre met les hommes et les femmes à rude épreuve.

9. « Warchild » traite notamment de l'éclatement et de la construction d'une famille. Un sujet d'actualité, puisque la famille recomposée est à l'ordre du jour. La structure classique de la famille, telle que nous la connaissons, n'est-elle plus d'actualité ?

Il est intéressant de constater que de nos jours les gens se marient à nouveau plus jeunes, et ce dans un souci de sécurité. En même temps, la « grande » famille n'existe plus. La cohabitation de trois générations offrait de grands avantages, tout en entraînant la promiscuité et en limitant la liberté individuelle. Maintenant, les mariages mixtes et les familles hétérogènes sont légion. Ceci est souvent générateur de conflits, un défi que nous devons relever. La famille est toujours la référence suprême, mais elle a vu ses tâches se multiplier. Les parents d'aujourd'hui doivent arriver à tout concilier : la carrière professionnelle, les enfants et l'épanouissement personnel. Mais ceci ne va pas sans frictions.

10. Quel en est l'impact sur l'évolution du sens des responsabilités vis-à-vis des autres ?

Les parents sont responsables des enfants ; jadis, les enfants n'avaient pas voix au chapitre mais l'éducation actuelle leur accorde souvent une grande autonomie. En fin de compte, les enfants ont besoin de repères précis et il ne faut pas sous-estimer la valeur de l'exemple. Il faut dire que notre société ne s'illustre pas toujours par un comportement exemplaire, ce qui favorise l'égoïsme et le manque de respect envers l'autre.

11. Quelle est l'importance de l'appartenance ethnique, renforce-t-elle le sentiment de cohésion au sein d'un groupe, ou par rapport à une nation ?

Si Aida/Kristina, notre fille « volée », veut un jour en savoir plus sur ses origines, elle s'adressera à ses parents adoptifs. Les deux acteurs qui interprètent les parents Heinle ont eux-même longtemps songé à adopter un enfant. Mais Crescentia Dünsser et Otto Kukla sont arrivés à la conclusion qu'il est difficile de « transplanter » un enfant africain en Allemagne et ils ont fini par décider de parrainer un orphelin. Il y a à Berlin une agence internationale de recherche de personnes : « Le temps des retrouvailles » (« Wiedersehen macht Freude »). On peut charger cette association de retrouver des amis ou parents dont on a perdu la trace. Je pense que chacun s'est demandé, au moins une fois dans sa vie, par exemple à l'âge de l'adolescence, s'il est vraiment l'enfant de ses parents et si son père est effectivement son géniteur, etc. Ce sont là des questions très humaines. La quête de l'appartenance à un clan, à un village est un phénomène important, car ces liens se sont dénoués.

12. Pourquoi avez-vous surtout choisi des acteurs originaires des Balkans pour la distribution, et comment les avez-vous trouvés ?

Nous nous demandions depuis des années à qui confier le rôle principal. Et nous avons eu la chance de tomber sur Labina Mitevaska, très connue dans les Balkans. Elle a commencé à apprendre l'allemand pour le tournage, aidée par un coach linguistique. Et j'ai constaté lors du tournage que non seulement Labina Mitevaska,

mais également les autres acteurs étrangers, notamment Senad Basic (Samir) et Zdenko Jelcic, qui interprète Dzigera (ce nom est un sobriquet pour « foie »), sont très disciplinés et très engagés. Il faut savoir que dans leur pays ils sont tous des stars. La langue n'a posé de problème à aucun moment, même s'il n'est pas facile de s'exprimer dans une langue étrangère.

Mais le langage cinématographique est tellement international qu'en fin de compte il est plus important que la distribution soit cohérente. La Macédonienne Labina Mitevska a failli nous faire défaut, car elle devait tourner un autre film dans sa patrie, pour lequel elle avait déjà signé depuis un certain temps et dont la société de production avait fini par réunir les fonds. Il a même fallu reporter de six semaines le tournage pour l'attendre, afin qu'elle puisse jouer le rôle principal. Mais sa présence a réellement été une aubaine pour nous. J'ai vraiment apprécié son professionnalisme et la perfection de son jeu. La distribution d'un film comporte toujours des risques. Je connaissais Labina Mitevska depuis « Before the Rain », « Welcome to Sarajevo » et « I want you », les deux derniers étant de Michael Winterbottom. Je note toujours les acteurs avec lesquels j'aimerais bien tourner, et elle comptait parmi ceux-là. En tant que réalisateur, on découvre constamment des possibilités de distribution, en voyant un film avec de bons acteurs. Et il y a aussi le rôle, bien sûr. En outre, Labina Mitevska avait été nommée « European Shooting Star » à la Berlinale de 1998. Certes, lorsqu'elle s'est déditée en raison de son autre film, nous avons bien recherché quelqu'un d'autre, mais j'étais tellement convaincu qu'elle était l'actrice idoine que je me suis accommodé des inconvénients. Bien sûr, le film a coûté plus cher, mais il a assurément gagné en qualité. Dans ce genre de situation, la double casquette de producteur et de réalisateur peut poser des problèmes. Il y a d'une part l'aspect financier et d'autre part les choix artistiques. Je pense que j'aurais dû m'incliner si, dans un pareil dilemme, un autre producteur avait imposé une autre actrice. Mais dans ce cas précis, en visionnant le film terminé, je suis absolument convaincu de la justesse de mon choix. Labina Mitevska correspond à 100 % à ce que j'avais imaginé.

13. La coproductrice slovène Dunja Klemenc est votre partenaire pour le financement de ce film. Comment est née cette coopération et quelle était la répartition des tâches ?

La première fois que j'ai rencontré Dunja, c'était à Munich, par l'entremise de Barbara Glauning, une personne très impliquée dans les activités cinématographiques, qui était au courant de mon projet. En tant que partenaire majoritaire de cette coproduction, j'ai évidemment été très heureux de trouver une productrice aussi sérieuse et qui allait de succès en succès. Elle avait déjà coproduit d'autres films, tels que « No Man's Land », un film européen récompensé d'un OSCAR. Elle m'a non seulement donné de précieux conseils pour ma première coproduction européenne, mais son expérience de tournages en ex-Yougoslavie a également été la bienvenue. En fait, pour ce projet, une coproduction européenne s'imposait.

14. A-t-il été difficile de convaincre les acteurs de participer à un film sur ce sujet ? Après tout il s'agit de leur patrie et des gens qui y vivent.

Les acteurs originaires de l'ex-Yougoslavie étaient pour la plupart ouverts à l'intrigue. Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque « Warchild » est un drame dans lequel l'enfant, bien qu'absent, tient secrètement le premier rôle. C'est cela qui plaît aux acteurs, même si certains pensaient pouvoir engranger des cachets faramineux, comme il s'agissait d'une coproduction germano-slovène. C'était évidemment impossible, et même une star comme Katrin Saß, qui tournait là son premier long métrage depuis « Goodbye Lénine », était surtout intéressée par le sujet. En effet, dans le paysage médiatique actuel, il y a de moins en moins de rôles sérieux. Ce n'est donc pas l'appât du gain qui prime.

15. A-t-il été difficile de trouver des partenaires et des soutiens financiers ?

Tout d'abord, Edin et moi avons lancé le projet, puis nous avons trouvé en la personne d'Uli Hermann, du SWR, un chargé de programme qui s'est engagé très tôt et était vraiment un partisan de ce film. Il a travaillé avec nous longtemps et avec persévérance le développer. Le prochain à craquer pour notre idée a été Carl Bergengruen, le responsable de l'unité Fiction du SWR. Bettina Reitz, du BR, et Andreas Schreitmüller, d'Arte, nous ont rejoint dès que je premier jet du scénario fut bouclé. Le premier gros soutien, un demi-million d'euros, nous a été accordé par MFG, du land de Bade-Wurtemberg, puis nous avons encore obtenu des fonds de la part de FFF (Bavière) et BKM. Ce n'est que relativement tard que j'ai réussi à persuader Dunja Klemenc à se joindre à nous, ce qui nous a permis de réaliser la première coproduction germano-slovène avec Eurimages. Ils nous ont accordé environ 15 % du budget, et sans leur contribution, nous n'aurions pas pu tourner le film. Ensuite, Stefan Dähnert a exercé une influence décisive sur la version définitive du scénario, au niveau dramaturgique et sur le plan du contenu. Cela a été encore une étape importante : de l'idée de départ avec la fiche technique au lancement dans les salles obscures, quatre ans ont passé ; il faut donc être vraiment convaincu de l'histoire et de la nécessité de la raconter !

16. Une partie de vos tournages a eu lieu sur place, en Bosnie. Comment avez-vous obtenu les autorisations nécessaires et quel soutien vous ont apporté les gens là-bas ?

Nous avons des chefs de plateau expérimentés et des coproducteurs exécutifs qui ont tout organisé à merveille. Je m'y suis rendu très souvent, mais chaque repérage impliquait un trajet de 2.500 kilomètres, car il n'était pas possible de prendre l'avion, les lieux de tournage étant très disséminés, et il fallait travailler avec la plus grande efficacité en raison du budget restreint. Si on voit qu'un film comme « Syriana » a eu plus de 80 jours de tournage, on sait que sur le plateau tout le monde a travaillé dur, bien sûr, mais ils avaient plus de marge de manoeuvre et pouvaient être plus précis dans les détails. Ils ont tourné constamment avec deux caméras, ce qui permet un autre mode de travailler que chez nous. Tandis que pour nous, les tournages durent en général moins de la moitié, à peine plus de 30 jours, dans 3 pays et à 7 endroits différents. Nous sommes soumis à une forte pression, ne serait ce que pour mener à bien à bout du projet et, qui plus est, dans un pays étranger. Lorsque nous avons

voulu tourner le bus en flammes, notre grue a rendu l'âme et nous n'étions plus certains de pouvoir respecter le planning, où les séances de tournage étaient minutées. Finalement, nous avons reçu sur place le soutien nécessaire et avons pu tourner la scène. Malgré le stress, j'aime bien travailler dur sur le plateau chaque jour, me lever tôt. En fait, j'adore tourner. A ce niveau, je souhaiterais disposer des mêmes moyens que les Américains, à savoir faire un film du début à la fin en disposant de tout l'argent nécessaire. Mais ce n'est pas pour autant que je me sens attiré par Hollywood.

17. Comment s'est passée la collaboration au sein de l'équipe de tournage, puisqu'elle était composée de personnes originaires des différentes républiques l'ex-Yougoslavie ?

Il a bien sûr fallu se rapprocher, pour moi aussi, la situation était inhabituelle. J'avais déjà beaucoup tourné à l'étranger, par exemple au Tibet, mais toujours avec une équipe à cent pour cent allemande. Mais ici, le sujet à lui seul exigeait un respect absolu, et rien que la collaboration avec Dusko Milavec, mon décorateur en Bosnie et en Slovénie a été très bonne. En outre, l'élaboration commune du projet a donné lieu à une synergie entre les collaborateurs artistiques (acteurs et équipe de tournage) et des prestations techniques (studio et équipement). Bref, nous avons pu pleinement tirer profit du savoir-faire des autres. Nous avons par exemple un assistant-réalisateur de Kusturica, qui a merveilleusement mis en scène le marché de Brcko, avec des figurants triés sur le volet qui évoluaient sur le plateau avec la même aisance que s'ils se trouvaient en pleine réalité – à la différence près que tout était une mise en scène.

Pour moi, faire du cinéma signifie reproduire par des images concentrées les états d'âme et les facettes cachées de mes protagonistes. Jusqu'à présent, j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec quelques-uns des meilleurs caméramen allemands. Jürgen Jürges, par exemple, qui a photographié « Zita », « Ghettokids », « Far Away so Close » et « Funny Games ». Ou encore Thomas Mauch, qui a tourné « Aguirre », « Fitzcarraldo » et « Wallers letzter Gang ». Ce sont tous deux des artistes qui garantissent une qualité optique idéale. Dans ce film également, comme dans les précédents, nous avons voulu raconter avec des images dont émane une certaine atmosphère et qui sont émouvantes sans toutefois être pathétique un psychodrame qui finit par déboucher muer de manière inattendue et avec légèreté sur un sentiment de soulagement.

18. Que souhaitez-vous pour les familles concernées ? La solution proposée dans votre film est-elle pour vous la bonne, ou logique ?

Nous avons longtemps réfléchi à la fin du film. Il ne peut y avoir de jugement de Salomon, prononcé par une instance supérieure ; chacun doit trouver sa propre solution, puisqu'on ne peut pas couper l'enfant en deux et le répartir entre les parents.

Au départ, nous voyions Senada dans la posture d'une victime classique. Comme dans « Zita », je suis fasciné par les rapports entre la victime et le coupable. Au bout du compte, nous en avons fait un personnage actif dont on suppose qu'il sera prêt à tous les sacrifices pour récupérer sa fille. Elle dépasse ses propres limites. Je souhaite aux familles de trouver la paix intérieure. Senada est à la recherche de son

enfant, et malgré tout elle cherche encore bien plus une solution à son dilemme. Avec tout l'espoir qu'elle a accumulé en dix ans, son chemin la mène de Bosnie en Allemagne, après divers détours. Elle confronte les parents adoptifs de sa fille à la guerre, oubliée depuis longtemps, et aux bouleversements refoulés de la crise des Balkans.

C'est une histoire moderne, l'histoire pleine de passion d'une femme forte qui poursuit sa voie, même si elle n'a pas été gâtée par le destin. Nous avons voulu raconter l'histoire d'une constellation familiale dramatique, avec l'interaction de la personnalité des protagonistes et de leurs sentiments, présents en filigrane et en sous-texte. En dépit de la progression dramatique, la fin du film reste « ouverte ». Chacun se demandera s'il vaut mieux que l'enfant retourne chez sa vraie mère, ou s'il serait préférable qu'elle reste avec ses parents adoptifs ; ou faut-il peut-être laisser la fillette de 12 ans décider elle-même ? A mon sens, la grande force du cinéma réside dans le fait que l'on peut laisser le film se poursuivre dans la tête du spectateur, même après que celui-ci a quitté la salle et qu'il rende chez lui en emportant un peu de la profondeur, de l'âme et de la véracité de l'existence. C'est d'ailleurs pour cette raison que le piano qui accompagne le générique de fin continue de jouer encore un certain temps après le fondu au noir.

Interview traduite de l'allemand par le Service linguistique d'ARTE GEIE / Hubert Moreau, Roland Raymond (traduction), Christine Rieth, Dominique Alfonsi (relecture).

NOTE D'INTENTION DU REALISATEUR : STYLE, STRUCTURE ET TRAITEMENT VISUEL

TÊTE À TÊTE

Faire du cinéma, cela veut dire pour moi refléter les états d'âme et les faces cachées de mes protagonistes à travers une concentration voulue des images. J'ai eu jusqu'à présent la chance de pouvoir travailler avec certains des plus grands directeurs de la photo allemands (Jürgen Jürges: FAR AWAY SO CLOSE/SI LOIN, SI PROCHE et FUNNY GAMES; ou Thomas Mauch: AGUIRRE, FITZCARRALDO, SAINT-CYR) qui sont les garants d'une qualité optique optimale. Comme dans mes films antérieurs, il s'agit de créer à travers les images des ambiances qui portent en elles les éléments d'un psychodrame, dont la ligne narratrice est surprenante et étonnamment légère.

PROTAGONISTE ET HEROS

Senada est certes à la recherche de sa fille, mais elle est encore plus en quête d'une délivrance pour sortir d'un dilemme et d'un traumatisme. Riche de tous les espoirs qu'elle porte en elle depuis si longtemps et de son désir nostalgique de pouvoir être une mère, elle quitte la Bosnie et arrive en Allemagne à l'issue d'un étonnant périple. Elle traîne ainsi dans son sillage un conflit oublié depuis longtemps. elle livre en quelque sorte « à domicile » à ceux qui ont adopté sa fille; les malheurs soigneusement refoulés de la guerre des Balkans. Avec le résultat que rien ne sera plus comme avant. Au début, il semble que Senada soit en quête de quelque chose. Mais quoi donc ? Elle cherche bien sûr son enfant, mais à la fin ce qu'elle trouvera sera inattendu, différent de ce qu'elle escomptait. Une histoire de cinéma, une histoire moderne et passionnée qui met en scène une femme dotée d'une grande force de caractère; elle n'a pas été gâtée par le destin, mais elle suit imperturbablement la route qu'elle s'est tracée. Grâce à l'extrême densité des personnages alliée à une approche toute en subtilité où les sentiments cachés des protagonistes n'apparaissent qu'en filigrane ainsi qu'à une progression narrative dramatique inspirée de la tradition scandinave, WARCHILD réussit progressivement à dénouer l'écheveau d'une surprenante constellation familiale. Avec une fin magique.

Car en dépit d'une tension portée à son comble, des rebondissements et du drame qui se joue, le dénouement sera aussi synonyme de soulagement. Surtout pour Senada.

MASQUE ET MIROIR

La nouvelle génération sera plus facilement en mesure de vivre avec le traumatisme. C'est dans ce sens que la présence continue mais invisible de la fille de Senada est sous-jacente dans tout le film, tel le membre fantôme qui fait encore mal bien qu'amputé. Malgré cette existence très palpable, ce n'est qu'à la fin que tous les masques tombent et que Senada peut enfin voir le véritable visage de sa petite. C'est ici un psychodrame dans lequel tous les personnages doivent pouvoir faire valoir leur droit d'exister. La succession et le déroulement d'événements

incontournables ainsi que la nature implacable de sentiments naissants ou poussés à leur paroxysme permettent d'éviter de tomber dans le schéma habituel du bourreau et de la victime ou dans le système manichéen du bon et du méchant. Dans la meilleure tradition cinématographique européenne, il s'agit de tisser des contenus de manière à raconter une histoire puissante et riche en émotions qui a son importance.

GUERRE ET ENFANT

WARCHILD - enfant de (la) guerre est une expression qui dit bien ce qu'elle veut dire: le destin d'un/e enfant qui a connu la guerre mais lui a survécu.

WARCHILD, c'est aussi la guerre entre les parents biologiques et les parents adoptifs qui ont accueilli l'enfant. Les armes d'aujourd'hui ne sont plus celles de la guerre d'hier.

WARCHILD, un drame de la guerre dans lequel c'est l'enfant qui, bien qu'invisible, joue le rôle principal à l'insu des autres. Un drame de la guerre où c'est à l'enfant - et à lui seul - de montrer la voie.

FACE À FACE

Il est peut-être impossible de surmonter un traumatisme. Même si on vit longtemps, il en restera toujours des séquelles. C'est en acceptant la confrontation avec ledit traumatisme que l'individu pourra avancer et « passer à autre chose ». Certainement pas en refoulant son Moi. Et même si la chance d'évoluer est ténue, le jeu en vaut la chandelle. A la fin de son long voyage, Senada ne retournera pas à ce rôle classique de mère dont elle a rêvé depuis si longtemps. Car elle est devenue une autre : l'image qu'elle a maintenant d'elle-même et du monde qui l'entoure coïncide maintenant avec la réalité. Elle retrouve même peu à peu tout doucement le goût de vivre et d'aimer. Avec le dénouement, tout devient plus léger et il y a enfin lieu d'espérer. Il ne s'agit pas d'un happy end hypocrite, mais d'un nouveau départ, d'un voyage vers un futur qui s'annonce prometteur.

Raconter cette histoire, c'est aussi un exercice de corde raide pour conserver l'équilibre entre un rythme enlevé qui doit entretenir la tension et une profondeur de réflexion qui est inhérente au sujet traité (le traumatisme est perceptible dès le début, mais Senada cache son problème derrière une hyper-activité). C'est Senada qui est au cœur de la dramaturgie.

IMAGES

Sur les premières images, la caméra s'approche au plus près d'une jeune femme qui s'agite sans relâche. Galvanisée par l'idée que sa fille pourrait être encore vivante, elle passe en revue et de manière obsessionnelle toutes les hypothèses possibles et imaginables; mais il lui arrive de temps en temps d'être à nouveau replongée dans un passé terrible sur lequel elle aimerait bien tirer définitivement un trait.

La pertinence dramaturgique requiert que chacun des protagonistes voie son âme mise à nu: il y a là des abîmes et aussi des mensonges pardonnables, parce que certains autres sont en mesure de les comprendre.

LA GUERRE

La guerre sert ici plutôt de toile de fond pour le déroulement de l'action. Je trouve peu intéressant de répéter des clichés éculés et de montrer encore une fois les images de brutalité et de violence qui peuplent notre subconscient. Je préfère faire entrer le spectateur dans une histoire qui ait un caractère universel et qui puisse être comprise partout et par tous. Il y a là un phénomène de l'ordre d'un examen de passage, d'un processus de maturation qui va permettre à une personne traumatisée qui a perdu dans un premier temps toute confiance dans l'espèce humaine, de finalement lâcher prise. Et pour laquelle le renoncement à l'enfant devient ainsi la forme suprême de l'amour. Tout doucement, Senada comprend qu'il faut enfin dire adieu à un beau rêve de paix d'un beau rêve de paix qu'elle fit autrefois et qui lui a été volé depuis.

SIGNIFICATION ET PERTINENCE

La guerre qui a éclaté en Yougoslavie au début des années 90, nous a fait soudain appréhender de plus près le problème des réfugiés. Au cœur même de l'Europe, en quatre ans, près de 3 millions de personnes ont été contraintes de fuir leur pays. Elles ont trouvé refuge notamment en Allemagne, ainsi que dans d'autres pays d'Europe. Beaucoup ne sont toujours pas rentrées chez elles.

L'an dernier, l'Allemagne a lancé une première opération de grande envergure pour forcer les réfugiés à rentrer chez eux. En procédant à l'expulsion d'hommes et de femmes qui, au bout de 11 ans, ne souhaitent pas regagner leur pays, pour des raisons d'ordre psycho-social ou à la suite de traumatismes subis par les protagonistes. Mais les acteurs politiques ont rarement cure de ce type de préoccupations.

WARCHILD raconte bien sûr une histoire qui se base sur des faits authentiques soigneusement avérés; elle met notamment en exergue la responsabilité des parents par rapport aux enfants (qu'ils soient les leurs ou aient été adoptés), la nécessité de dépasser les égoïsmes personnels et le processus de quête de sa vérité personnelle. Mais le film propose surtout un éclairage sur les conséquences d'une guerre qui sont considérables sur le long terme. Il s'agit donc d'un sujet éminemment important et d'une actualité toujours brûlante. Il ne manquera pas de continuer à nous préoccuper, nous citoyens du Centre-Europe à l'heure de l'élargissement de l'Union Européenne en direction de l'Est.

Réalisation, production Christian Wagner

Christian Wagner est né en 1959 dans l'Allgäu (Bavière). Lycéen, il tourne un premier long-métrage en Super 8. Etudes (littérature allemande contemporaine, arts de la scène et psychologie) à Munich. Ne pouvant intégrer une école de cinéma, il décide d'aborder la réalisation de films en autodidacte. Premier succès avec „Eingeschlossen frei zu sein“ (1984), oeuvre en 16 mm plusieurs fois primée. Avec d'autres jeunes cinéastes allemands: Nico Hofmann, Jan Schütte, Werner Penzel, Donatello et Fosco Dubini, il fonde en 1985 une coopérative de distribution indépendante: „Der andere Blick“ (l'autre regard). La véritable percée au cinéma vient avec „Le dernier chemin de Waller“ qui obtient le Prix de la critique allemande; le Prix fédéral (argent) du cinéma allemand ainsi que le Prix bavarois du cinéma. Producteur depuis 1982, il a enseigné pendant huit ans la mise en scène et l'art dramatique à l'Académie de cinéma Baden-Württemberg à Ludwigsburg. Plusieurs de ses films ont été montrés au Festival des films du monde de Montréal. Mentionnons parmi ses films: Der Prophetor (1981), Born to Be Free in Captivity (1984), WALLER'S LAST TRIP (1988), TRANSATLANTIS (1994), Zita - Balkan Blues Trilogy II (1997), COURAGE (TV, 2000), GHETTO-KIDS (2002). Il prépare actuellement le tournage de „Adieu Europa!“ et Balkan Blues Trilogy III „Alcatrash“.

Filmography

2005/2006	Warchild - <i>BALKAN BLUES TRILOGY II</i>
2001/2002	<i>ghettokids</i>
1999/2001	<i>Courage</i>
1997/1998	<i>Zita – BALKAN BLUES TRILOGY I</i>
1993/1994	<i>Transatlantis</i>
1989/1990	<i>Train</i>
1985-1988	<i>Waller's last walk</i>
1982-1984	<i>Born to be free in captivity</i>
1980/1981	<i>Der Prophetor</i>

Prizes and Awards

2006	Bavarian Film Prize for “ <i>Warchild</i> ” Special Prize of the Jury
1998	Special Prize of the Jury at the Turin Film Festival for “ <i>Zita</i> ”
1989	German Federal Film Prize for “ <i>Waller's last walk</i> ”
1989	German Critics Prize at the Berlinale for “ <i>Waller's letzter Gang</i> ”
1989	Prize for the Best First Film, Valladolid, for “ <i>Waller's letzter Gang</i> ”
1989	Best Film, Cadiz, for “ <i>Waller's letzter Gang</i> ”
1989	Nomination for the European Film Prize, Paris, for “ <i>Waller's last walk</i> ”
1988	Bavarian Film Prize for “ <i>Waller's last walk</i> ”
1989	Camera d'Or/Special Mention, Cannes, for “ <i>Waller's last walk</i> ”

Photographie

Thomas Mauch

Thomas Mauch est né en 1937 à Heidenheim. Cameraman, réalisateur et producteur depuis 1961. Il est à la caméra pour le premier long métrage d'Edgar Reitz et exerce une influence déterminante sur le „Jeune cinéma allemand“. Il tourne dix films avec Alexander Kluge („La Patriote“, „Le pouvoir des sentiments“), plusieurs fois avec Werner Herzog („Aguirre“, „Fitzcarraldo“), Werner Schroeter („Le royaume de Naples“, „Palermo ou Wolfsburg“) ainsi qu'avec Helma Sanders-Brahms.

Une seconde génération de réalisateurs fait volontiers appel au talent de ce maître de la caméra: Christian Wagner pour „Le dernier chemin de Waller“ et „Train“, Pia Frankenberg pour „Nicht nichts ohne dich“ (Prix Max Ophüls) et Jan Schütte „Auf Wiedersehen, Amerika“.

Mauch a obtenu un Ours d'or pour „Palermo ou Wolfsburg“ et à trois reprises le Prix fédéral or du cinéma pour la photographie (le dernier pour „Le dernier chemin de Waller“).

Sélection officielle
WORLD PREMIÈRE
FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2006 MONTRÉAL
August 31, 2006 11:30 L'écran VISA au CINÉMA IMPÉRIAL

L'ENFANT W A R C H I L D DE LA GUERRE

UN FILM DE CHRISTIAN WAGNER

Prix du Meilleur scénario; Festival de Montréal 2006
Prix du Meilleur film et Prix du public Festival de cinéma européen, Lecce 2007
Prix du public du Festival de cinéma de Slovénie, 2006
Prix spécial du jury du Prix bavarois du cinéma 2006

Allemagne/Slovenija 2005/2006 103 Min. - 35 mm Dolby Digital - 1:1,85 Kodak
Colour Production: CHRISTIAN WAGNER FILM et Studio MAJ avec la collaboration
de SWR - BR - ARTE et supporté :
MFG (Medien und Film Gesellschaft/Baden Württemberg) FFF
(FilmFernsehFond/Bayern) BKM (Bundes Kulturministerium/Deutschland) FILMSKI
SKLAD REPUBLIKE SLOVENIJA et avec EURIMAGES et GERMAN FILMS

Distribution allemagne: movienet film // Distribution International Kinowelt, Leipzig

Tournage: 6.11.2004 - 9.2.2005 **en:** Sarajevo, Brcko (Bosnie) Koper, Piran, Adria
(Slovenija) Ulm, Schwäbische Alb, Allgäu (Allemagne)

www.wagnerfilm.de

www.enfant-de-la-guerre.com

contact : CHRISTIAN WAGNER FILM

Pütrichstraße 2 81667 München

Allemagne / Deutschland

tel 0049 (0) 89 488453

email: presse@wagnerfilm.de

